



**DU
FEU
DE
DIEU**

JEAN-PIERRE RUMEAU

Jean-Pierre Rumeau

Extrait de

Du feu de Dieu

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2025, *Taurnada Éditions*

1

En ce troisième vendredi du temps ordinaire, Patrick Patras parcourt en apnée le long couloir qui relie la ligne 1 du métro parisien à la gare de Lyon. Il zigzague, piétine, redémarre d'un coup de reins pour traverser au plus vite la cohue de l'heure de pointe. Il contourne le bouchon qui s'est formé au pied des escaliers mécaniques, grimpe quatre à quatre les marches de béton et enfin émerge, hors d'haleine, sous la verrière du hall principal. Un froid glacial lui tombe dessus. Il jette un regard inquiet au grand panneau affichant les trains au départ. La buée qui sort de sa bouche brouille une seconde sa lecture. Le TER de Montargis est toujours là, il lui reste 4 minutes.

Le cœur au bord des lèvres, il avance à marche forcée jusqu'à la voie M.

À chaque enjambée, il donne des coups de tête vers le haut pour aider ses jambes à quitter le sol. Il ne court pas, il rebondit faiblement, il tressaute. Titus, son petit cheval de Mérens quand il était enfant, galopait ainsi par à-coups désespérés, juste avant de mourir de vieillesse.

La première voiture est bondée, impossible de monter. La deuxième aussi. Il se remet à courir. Il lui faut aller plus avant pour espérer trouver un interstice où se glisser. Mais chaque fois, une

muraille humaine lui interdit l'entrée. Le sifflet retentit. Il prend son élan, décidé à faire reculer la première ligne. Il sait que ceux de derrière défendent chèrement leur peau pour ne pas être écrasés, maintenant à distance les derniers arrivés qui s'entassent près de la porte et font barrage. Ce n'est qu'après le démarrage du train que la situation se décrispe et que, tout danger d'étouffement écarté, la répartition de l'espace redevient équitable.

Patrick tombe sur le regard accablé d'une grosse femme noire qui se prépare à subir l'assaut. Son regard le cloue, il interrompt sa charge. Elle a une mimique contrite. Il dépose son sac au sol avec un air résigné et demeure les bras ballants, indifférent à la rame qui commence à défiler devant lui.

Patrick Patras est un long échalias, osseux et dégingandé, avec une tignasse blonde retombant sur de petites lunettes rondes. Sa dégaine lunaire rappellerait le Grand Duduche du dessinateur Cabu si ce n'était les marques visibles de ses 41 ans et surtout ses yeux, énormes sous leurs verres de myope, empreints d'une gravité et d'une mélancolie proches des larmes.

Il reprend son souffle en grimaçant, une main crispée sur sa poitrine. Comme toujours, à chaque effort violent, le même fantôme resurgit du passé.

Marengo était un étalon pur-sang à la robe totalement blanche, un « vrai » blanc à la peau rose, rarissime, aux sabots clairs et aux yeux

bleus. On lui avait donné le nom du cheval favori de Napoléon Bonaparte. Un jour de concours, Marengo, attaché à son van, avait été attaqué par un autre entier¹ qui s'était détaché. Mordu sauvagement à l'encolure, il était parvenu à se libérer dans un formidable effort, en arrachant une partie du véhicule auquel sa longe était reliée. Le gros morceau de planche et de métal lui avait labouré le poitrail et les antérieurs durant sa course folle, droit devant, qui s'était terminée dans une rivière où il avait été sauvé in extremis de la noyade. Marengo était devenu totalement rétif à tout ce qui lui rappelait son calvaire. Il paniquait quand on s'approchait de lui avec un licol, ou n'importe quel morceau de corde et si l'on insistait, il bondissait en tendant le cou, menaçant, bouche ouverte, prêt à mordre.

En désespoir de cause, son propriétaire s'était adressé à Patrick, qui s'était fait connaître dans la région de Fontainebleau comme un moniteur d'équitation capable de rééduquer les chevaux difficiles ou souffrant de troubles du comportement.

Au bout d'une semaine de travail quotidien en liberté dans une carrière, Patrick parvint à lui passer son licol puis à l'enlever et à le remettre, comme un jeu, répété des dizaines de fois. Durant une semaine encore, il habitua l'animal à la présence d'une corde, d'abord très courte puis de

1. Cheval mâle non castré.

plus en plus longue, qu'il utilisait pour caresser l'animal, sur tout le corps, la tête et les membres. Le jour arriva où il accrocha la corde au licol et la posa sur le dos de Marengo pour surtout n'exercer aucune tension. Le cheval ne manifesta aucune réticence. Il était calme, pas spécialement joueur, mais désireux des morceaux de carotte et de pomme que son meneur de jeu avait dans les poches. En fin de troisième semaine, Patrick se résolut à prendre la longe dans une main tandis que de l'autre il offrait une friandise que le cheval dévora comme à son habitude. Le propriétaire regardait la scène avec un sourire de satisfaction, assis sur la barrière en bois qui entourait la carrière. Il faisait un signe de victoire, pouce en l'air, en direction de sa fille à laquelle il avait offert Marengo, quand il glissa et tomba à plat ventre sur le sol en poussant un cri sourd. Patrick détourna la tête une seconde. Il sentit trop tard la longe se tendre et n'eut pas le temps de relâcher sa prise. L'étalon rua des deux postérieurs, qui l'atteignirent au buste avec une violence inouïe et le projetèrent au sol. Avant de s'évanouir, il vit l'animal s'approcher de lui et le regarder fixement de ses yeux bleu nuit.

Patrick se rend compte qu'il a cessé d'arpenter le quai, figé, accaparé par son souvenir. Il transpire à grosses gouttes malgré la température hivernale. Il croise les bras sur sa poitrine douloureuse, fait le dos rond.

Cela fait dix ans et trois mois qu'un sabot de

Marengo lui a brisé quatre côtes qui ont embroché ses poumons, provoquant un terrible hémopneumothorax. L'autre sabot a fracturé l'os iliaque et la branche ischio-pubienne.

Patrick était resté trois jours dans le coma puis à l'hôpital pendant huit semaines en souffrant le martyre avant d'entamer une longue et douloureuse rééducation. Immobilisé dans son lit de supplice, il se l'était juré : dès qu'il aurait recouvré suffisamment d'autonomie et de force, il se tuerait. Le néant qui l'avait envahi de fond en comble était pire que l'enfer de la misère physique. Aussi loin qu'il pût remonter dans ses souvenirs, il avait fui les êtres humains, ses semblables, pour devenir, à l'adolescence, un homme cheval et un parfait renégat de sa race. Maintenant, les yeux de Marengo, sombres comme une nuit sans fin, le poursuivaient dans ses cauchemars tandis que ses sabots martelaient sa chair pour écrire à l'encre de sang que sa famille d'adoption l'avait rejeté, qu'il était abandonné, sans personne, sans plus rien. Au soir du quatrième jour dans le centre de rééducation, il attendit d'être seul dans sa chambre, saisit le cordon, volé le jour même dans le gymnase, et le noua à la poignée de la fenêtre. Il fit un simple nœud autour de son cou avec une tension maximum puis s'appuya sur les accoudoirs de son fauteuil roulant et se laissa tomber en avant, les genoux ne touchant pas terre, les jambes incapables de sauver un pendu. Après l'étouffement et

le noir, il vit une grande lueur, ses oreilles bourdonnèrent et le visage du père Rémy lui apparut, nimbé d'une lumière surnaturelle, tandis qu'il sentait la chaleur de sa main sur son front. La poignée de la fenêtre avait cédé, il vivait.

Il fait zéro degré en gare de Lyon, Patrick a une bouffée de chaleur. Il descend la fermeture à glissière de son pardessus et dénoue son cache-nez. Un petit carré de col blanc apparaît, à la base de la gorge, caractéristique du clergé catholique romain, ainsi qu'une petite croix fixée au revers de sa veste.

Patrick Patras est prêtre. Il a passé son baccalauréat canonique de théologie au sein du prestigieux séminaire des Carmes de Paris où, durant cinq ans, son application à l'étude a fait forte impression. Ses maîtres et les autres séminaristes ont apprécié tout autant son humilité et sa gentillesse. C'est donc naturellement, après son ordination, qu'on l'a autorisé à poursuivre ses études. Aujourd'hui, parvenu en dernière année de licence canonique de théologie, conformément à la règle, il consacre trois jours par semaine à exercer son ministère dans son diocèse d'incardination, au pôle paroissial de Fontainebleau. C'est là qu'il se rend ce vendredi soir. Mais il vient de rater le train de 18 h 56 et, du même coup, son dîner à 20 heures précises avec la personne qu'il aime le plus au monde, le père Rémy, curé de Fontainebleau.

Une décennie plus tôt, Patrick s'était senti

unique dans le regard du père Rémy. Peu à peu, il s'était remis à croire en la vie, à lui chercher un sens et c'est ainsi qu'il s'était ouvert à la transcendance. Le père Rémy lui avait raconté sa propre expérience de sa rencontre avec l'Ami. Patrick en avait été profondément troublé. C'est alors, entre deux séances de rééducation, dans la douleur, qu'il avait commencé sa lecture de la Bible.

Jusqu'à ce qu'un beau jour, il annonce tout uniment :

« Je veux vous ressembler, père. Je veux servir Dieu, comme vous. Montrez-moi le chemin pour y parvenir. »

Le père Rémy avait souri avec indulgence.

« Ne sois pas présomptueux, petit. En cette matière, tu ne choisis rien. C'est Lui seul qui t'appelle, à l'heure de son choix. »

Patrick avait baissé la tête. Il savait que son désir était lié pour beaucoup à la nouvelle que les médecins venaient de lui apprendre : la fracture du bassin avait endommagé le nerf pudendal, appelé plus communément « nerf honteux », qui innerve les vaisseaux apportant le sang à la verge. Une exploration électrophysiologique avait révélé une contusion grave par écrasement. À ce stade, toute érection était impossible.

Patrick avait simplement dit :

« C'est drôle, ce nom de "honteux" pour cet artisan de la bandaison. »

Mais les médecins ne perdaient pas espoir.

« Nous allons réaliser une infiltration de corticoïdes sous scanner afin de réduire l'inflammation de la gaine nerveuse. Nous en saurons plus après cinq à six semaines. »

Patrick avait conservé un calme olympien :

« Et si ça ne marche pas ?

– On pourra envisager une chirurgie. »

Patrick avait continué, détaché, comme s'il ne s'agissait pas de lui :

« Combien de chances y a-t-il que je reste impuissant pour le restant de ma vie ? »

Le médecin s'était tortillé, mal à l'aise, puis s'était enfui après une moue d'encouragement.

Patrick n'avait pas tardé à avouer son état au père Rémy. Le prêtre avait été compatissant, mais ferme :

« Le sacerdoce implique le sacrifice de choses naturelles en soi, comme le mariage, la sexualité, la présence à ses côtés d'une femme et d'enfants. Le célibat, la chasteté et la solitude doivent être le résultat d'un choix et non celui d'un accident. Ils ne peuvent être qu'un grand don de soi que l'on fait au Seigneur, en toute lucidité, garant de l'amour supérieur qu'on lui porte. »

Patrick avait écouté et entendu, le regard enflammé, fixant le crucifix au-dessus de son lit. Puis il s'était remis à l'étude de la Bible avec une détermination qui laissait perplexe le père Rémy.

À 19 h 20, le train suivant entre en gare. Les passagers débarquent en se frayant un passage dans la foule de ceux qui se pressent déjà sur le

quai. Patrick attend sagement que monte à l'abordage le premier flux, qui s'engouffre en grognant et en jouant des coudes. L'objectif déclaré est de gagner une place assise.

Patrick grimpe le dernier, cherche des yeux et aperçoit un vide entre deux personnes, dos à la marche. Il fait la moue. Il n'aime pas la promiscuité et a l'odorat très fin. Le contact, même léger, avec des inconnus, les odeurs de vêtements sales, de sueur et d'haleine le répugnent. Mais il n'a pas le courage de passer 41 minutes debout.

Un peu plus tôt dans l'après-midi, il avait exposé devant sa classe l'état d'avancement de son mémoire portant sur les années de formation de saint Thomas d'Aquin. L'enthousiasme de Patrick ne laissait aucun doute sur ses sentiments. Il vénérât le culot spirituel du moine bénédictin qui allait établir une passerelle inattendue entre l'héritage chrétien des pères de l'Église et la philosophie d'Aristote. Ce qu'il omettait de dire, par pudeur, c'est que sa passion relevait pour beaucoup de sa propre histoire familiale. À l'époque où le futur saint suivait à Paris le cursus des étudiants en théologie, un certain Thibaud Patras, forgeron de profession, s'embarquait à Aigues-Mortes en 1248 pour la septième croisade. Simple arbalétrier, il allait combattre en Sardaigne puis en Égypte avant de sauver la vie du chevalier Guillaume de Sonnac durant la bataille de Mansourah en l'an 1250. Sur les berges du Nil, le roi Louis IX en personne

l'avait, en retour, récompensé de sa bravoure en le faisant chevalier. Thibaud Patras était ainsi devenu l'ancêtre illustre d'une longue lignée qui allait donner naissance, sept cent trente et un ans plus tard, au vicomte Patrick Patras de Goutterouge, prêtre et séminariste au XXI^e siècle.

À la fin de son exposé, Patrick avait mentionné le sobriquet donné à Thomas d'Aquin par ses confrères d'études, « Bœuf muet », en raison de son aspect massif et de son caractère taciturne. Patrick n'avait pas refermé ses notes qu'une voix sarcastique s'était élevée.

« Ils ont eu “Bœuf muet”, et nous, nous avons “Bègue bavard” ! Génial ! »

Depuis sa plus tendre enfance, Patrick était affublé d'un léger bégaiement. Avec le temps, l'aide d'orthophonistes et la pratique de techniques de relaxation, il était parvenu à maîtriser en grande partie son handicap. Mais toute émotion inattendue troublait immédiatement la fluidité de sa parole.

La remarque n'avait provoqué que quelques rires gênés. Le directeur de master avait ouvert la bouche pour remettre l'insolent à sa place, mais Patrick ne lui en avait pas laissé le temps. La présence implicite de son ancêtre héroïque aux côtés de saint Thomas avait fait sortir de sa bouche des syllabes, des mots et des phrases qui s'étaient envolés avec fluidité :

« Dis-moi, gros malin, tu m'as déjà entendu bégayer en disant la messe ? »

Le jeune prêtre avait baissé la tête en rougissant de confusion.

« Non. »

Patrick ne l'avait pas lâché des yeux.

« Tu sais pourquoi ?

– Non.

– Parce que je n'hésite pas quand je m'adresse à Dieu. »

L'autre l'avait regardé avec des yeux suppliants.

« Pardon, Pépé. »

Patrick lui avait gentiment souri. Il en avait vu d'autres. Depuis sa naissance, son nom, encore plus que son bégaiement, avait fait l'objet de nombreuses plaisanteries. Depuis le début, sur les conseils de son père qui ne tenait pas l'école publique en très grande estime, Patrick Patras de Goutterouge n'avait jamais fait état de sa particule ni de son titre de noblesse. « Patrick Patras » qui restait était bien suffisant pour alimenter la moquerie. Il avait été au fil du temps « Pépé », « Patatras » et « Double Pute ». Au séminaire, certains avaient tiré de ses limbes le célèbre film avec Jean Gabin, Pépé le Moko, pour affubler Patrick d'un « Pépé le moqué » et enfin, après son ordination, le père Patrick Patras était devenu par ses soins « P Cube » et « Pépé plus ». De tous ces surnoms, il lui était resté celui de ses débuts, « Pépé », qui, somme toute, correspondait à une certaine réalité. Patrick était jeune, mais sa sagesse et sa pondé-

ration étaient celles d'un vieil homme. Après le cours, le condisciple jaloux avait insisté pour parler un moment avec lui afin de dissiper le malaise. Un quart d'heure de trop. Suffisant pour rater le train de 18 h 56.

Patrick marche sur un nuage. Il sourit à la nuit glacée où pas une étoile ne brille. Il sort de son sac une petite lampe électrique et, sans l'allumer, pénètre dans le parc du château de Fontainebleau. Dans l'obscurité, il longe une allée bordée d'arbres pendant une dizaine de minutes avant de rejoindre l'extrémité du grand canal, au niveau de l'exutoire. Il éclaire quelques secondes pour trouver l'allée qui longe le bassin sur sa gauche et en profite pour admirer la fine pellicule de glace scintillante qui s'est formée à la surface de l'eau. De nouveau dans le noir, il avance avec un sentiment de plénitude qui se rapproche de la prière. Du chemin, il connaît chaque flaque, chaque caillou, chaque bosse et chaque trou. À dix mètres de lui, sur sa droite, il sent la présence apaisante de cette masse d'eau de quarante mètres de large et de mille deux cents mètres de long, silencieuse et bienveillante comme les arbres centenaires qui lui montrent le chemin. Ici, dans la nuit noire, il n'éprouve aucune peur. La nature y est aimante. Aucun être vivant n'est ici à craindre. C'est le royaume des canards, des oies bernaches et des mouettes rieuses.

Il s'accroupit en bordure du canal, perfore des doigts la fine pellicule de glace puis s'humecte le

front et les yeux. Il se redresse avec un soupir, longe un moment le bassin. Soudain, il heurte quelque chose de mou avec son pied, entend une sorte de chuintement et aussitôt ressent une morsure sur une fesse. Il pousse un cri et rejoint l'allée en courant, le cœur battant la chamade. Il allume sa lampe pour constater qu'il a dérangé un cygne dans son sommeil ; l'oiseau marche sur lui en crachant, ailes grand ouvertes. Patrick bat précipitamment en retraite.

Il se sent soulagé en arrivant dans la lumière de l'avenue des Cascades. Les statues au-dessus du bassin sont autant de signes d'humanité bienveillante, protégées qu'elles sont des rigueurs hivernales par un linceul de tissu.

Patrick passe devant l'église Saint-Louis, entre dans le grand bâtiment de la Mission et grimpe l'escalier monumental. Il sonne à une porte du deuxième étage.

Le battant s'ouvre à la volée, laissant apparaître un prêtre d'une quarantaine d'années. C'est un grand beau brun aux yeux bleus, avec une barbe de trois jours très soignée. Il porte un blouson de cuir et tient un casque de moto dans une main.

« Dis donc, Pépé, t'as pris ton temps ce soir ! »

Patrick a une vague moue d'excuse.

« Bonsoir, Ange. »

Avec un nom pareil, le Corse Ange Mattei était prédestiné à devenir voyou ou curé. L'appel de Dieu avait été le plus fort, mais bon sang ne saurait mentir, il cultivait sans modération des poses

de loubard empruntées aux acteurs de cinéma à la mode.

Il s'avance sur le palier pour laisser passer Patrick puis le rappelle d'une voix tranquille :

« Hé, Pépé. »

Ce dernier se retourne et voit le pied d'Ange lui arriver en pleine figure. Il ferme les yeux, contracte tous les muscles de son visage, mais rien ne se passe. Il ose enfin entrouvrir une paupière : la chaussure est toujours là, bloquée à un centimètre de son nez. Ange a gardé la position, comme un danseur. Il laisse retomber sa jambe avec un petit rire. Voilà deux ans qu'il pratique la boxe française et qu'il ne manque jamais l'occasion d'exhiber sa souplesse.

« Face au danger, il faut garder les yeux ouverts, Pépé ! OUVERTS ! »

Il fait mine de donner un coup de poing à Patrick qui, une fois encore, fait l'autruche en rentrant la tête dans ses épaules. Ange lui file une petite tape sur le front.

« Tu es un incurable pacifiste ! Bon, je m'arrache, j'ai un rencard avec les scouts. Petit déjeuner demain à 7 heures avec le père Rémy ! »

Ange dévale une première volée de marches tout en lançant :

« Il n'y a plus rien dans mon frigo, mais il doit rester un truc dans la cuisine commune. À plus ! »

Le claquement de la porte d'entrée, le vrombissement de la Harley-Davidson, Patrick souffle,

soulagé d'être seul. Il aime beaucoup Ange, mais ce garçon a une énergie qui l'épuise. Boxeur, motard, séducteur, il est conseiller religieux des Guides et Scouts d'Europe. Prêtres et laïcs, jeunes et vieux tombent sous son charme. Il conquiert tous les cœurs sans forcer, avec un naturel parfait. Au contraire de lui, introverti, laborieux.

Patrick longe le couloir menant à la chambre d'invité qu'il occupe dans l'appartement d'Ange. C'est une grande pièce au parquet grinçant, haute de plafond, ornée d'une magnifique cheminée en marbre dont le foyer est fermé par un rideau métallique. Les murs sont nus, la peinture défraîchie s'écaille un peu partout et le mobilier bon marché offense, à plus d'un titre, la majesté du lieu. Deux chaises, une armoire, une table de chevet et un lit à une place au-dessus duquel est suspendu un crucifix riquiqui, voilà tout le décor.

Il range son sac dans l'armoire puis s'assied sur le lit, les épaules voûtées, acculé. Il n'aime pas cet endroit. Il n'a pas faim.

Il traverse un living en désordre et gagne la salle de bains. Le ménage n'est pas le fort du maître des lieux. Sans surprise, le lavabo et la baignoire n'attendaient que sa venue pour être nettoyés. Il s'attèlera à la tâche dès demain matin. En se lavant les mains, Patrick regarde une photo en noir et blanc du jeune prêtre, scotchée au mur. En tee-shirt blanc et en jean, appuyé sur sa moto, il y a du James Dean et du Marlon Brando chez

lui. Patrick sourit en regardant l'attirail à barbe posé en vrac sur une étagère. Il a assisté plusieurs fois à l'entretien minutieux de cette fameuse pilosité de trois jours tant convoitée. Il connaît par cœur les mystères du chef-d'œuvre.

Patrick s'observe dans la glace. Il aurait bien essayé, mais il est imberbe. Il se touche les joues et les lèvres. Il examine ses dents. Il n'est pas laid. Son visage a un bel ovale, son nez est droit, sa bouche bien dessinée et plutôt charnue, le menton équilibré. Rien ne dérange vraiment, rien n'attire non plus. Il y a de la neutralité dans ses traits. Seuls ses yeux sont remarquables par leur taille, sinon par leur couleur, banalement marron. Grands et ronds, avec de longs cils de fille. Patrick grimace. Il aurait aimé ressembler à Ange. Être beau sans être bête. Avoir de l'aisance, de la répartie. Un jour, le père Rémy leur avait parlé sans honte d'une intime conviction qu'il avait.

« Je crois que les prêtres ont un ange, un ange spécial qui veille sur eux. Il leur donne de la puissance dans la prière et de la force dans l'amour. Il leur permet de surmonter les obstacles et de se relever. L'ange gardien du prêtre existe, mes enfants ! »

Ange avait écarté les bras en signe d'évidence avec une fierté infantine.

« Alors, c'est clair, moi, j'en ai deux ! »

Pourtant, une autre fois, Patrick l'avait trouvé agenouillé dans l'église à même la pierre, face à l'autel, chancelant, les mains posées au sol pour

conserver son équilibre.

« Ça va, Ange ? »

Il s'était recroquevillé pour ne rien laisser voir de son visage et avait répondu en bafouillant avec la voix de quelqu'un qui a trop bu.

« Je te jure, Pépé, je n'ai jamais cherché la facilité... »

D'un geste las, il avait désigné le Christ en croix au-dessus de l'autel.

« Je l'aime vraiment. Mais choisir la difficulté comme lui, j'en suis incapable. L'épineux, d'accord. La couronne d'accord. Avec quelques égratignures seyantes sur le front. Comme au cinéma. Mais, pitié, pas les clous du crucifié ! »

Il avait ravalé un sanglot et s'était recroquevillé un peu plus.

« Tu as le droit de me trouver lâche, Pépé. Toi, tu es fort. Pardon. »

Patrick était demeuré stupéfait quelques secondes. Il avait toujours considéré Ange comme supérieur à lui, meilleur que lui, à tous égards. À ses yeux, Ange était, tel un héros de cinéma, tout uniment angélique. Et voilà que...

Patrick s'était agenouillé à son tour et l'avait pris dans ses bras. Il était passé sur son dégoût, car Ange sentait l'alcool et il avait consolé le petit garçon.

Patrick se déshabille. Il regarde son corps nu dans le miroir. Les épaules sont étroites, les bras fins, un peu flasques, l'estomac et le ventre rentrants, faisant ressortir les basses côtes, seuls ses

cuisse et ses mollets affichent une réelle musculature. Une grande cicatrice lui barre la poitrine, bien visible sur la peau d'une blancheur maladive, et une autre, aussi remarquable, commence en haut de la cuisse pour finir au niveau de la taille. Il les caresse d'un doigt léger. De longues années lui ont été nécessaires pour parvenir à chérir ces marques. Elles sont les stations du long chemin qui, avec l'aide du père Rémy, l'a mené à la rencontre de l'Ami.

Neuf ans et trois mois auparavant, exactement six semaines après sa sortie du centre de rééducation, Patrick s'était réveillé avec une belle érection. C'était la première depuis son accident. Il ne rêvait pas. Il avait tâté puis empoigné sa verge, raide et dure, avec un émerveillement de miraculé. Il s'était levé et avait constaté, par la fenêtre, les premières feuilles apparues sur le marronnier du jardin, petites et fragiles dans la lumière du matin. Elles annonçaient le printemps. À cet instant, un petit passereau gris s'était posé sur une branche de l'arbre et s'était mis à chanter. Patrick s'était aussitôt rappelé un passage de saint Jean de la Croix : « Les caractéristiques de l'oiseau solitaire sont au nombre de cinq : la première est qu'il vole vers ce qu'il y a de plus haut ; la deuxième est qu'il ne souffre aucune compagnie, même de ceux de son espèce ; la troisième, qu'il tourne son bec en direction du vent ; la quatrième, qu'il n'a pas de couleur déterminée ; la cinquième, qu'il chante suavement. »

Une chaleur étrange l'avait alors envahi, jusqu'à l'illumination, la certitude absolue que Dieu l'appelait. Il avait lâché son sexe, l'avait observé, puis commandé par l'esprit jusqu'à obtenir la détumescence. Enfin, il avait murmuré :

« Seigneur, je suis prêt à te suivre, peu importe ce que tu veux faire de ma vie. »

Patrick s'agenouille au pied du lit. C'est l'heure des complies, la dernière prière du jour avant le repos de la nuit, l'hymne à Dieu.

Après une antienne à la Vierge Marie, il se couche, frigorifié. C'est encore vendredi et l'hiver. Les draps sont rêches et les couvertures pesantes. Il ferme les yeux et sombre dans un sommeil agité. Dans son rêve, l'Agneau de l'Apocalypse ouvre le quatrième sceau. Paraît alors un cheval de couleur blême et aux yeux bleus. Celui qui le monte s'appelle la Mort et, derrière lui, vient l'Enfer.

Patrick se réveille très tôt en ce troisième samedi du temps ordinaire. Sur la pointe des pieds pour ne pas faire grincer le parquet, il va à la fenêtre donnant sur la façade nord de l'église Saint-Louis. C'est 6 heures, il fait encore nuit, il neige. Les vantaux ferment mal, laissant passer un filet d'air glacé. Nu comme un ver, il frissonne et court se recoucher. Il se réchauffe quelques minutes, les yeux grand ouverts, puis d'un geste décidé, repousse ses couvertures et s'habille à toute vitesse. Il s'agenouille au pied du lit, ouvre son livre de prières et entame les laudes matinales.

Ange ouvre la porte de la salle de bains, vêtu d'un simple caleçon. Sans même remarquer que la pièce brille comme un sou neuf, il s'étire en bâillant tout en consultant un téléphone portable.

« Salut, Pépé ! Bien dormi ? »

Patrick relève la tête au-dessus du lavabo et brusquement, fait des bulles avec sa bouche en désignant le smartphone.

« Mais c'est le mien ! Qu... Qu... Qu'est-ce que tu fous avec ? »

Ange se concentre en tapant sur le clavier.

« Je suis passé par ta chambre et j'ai vu ton bré-

viaire sur le lit. Alors je me suis dit que ce serait quand même plus cool si tu avais toute la liturgie des heures sur ton mobile. Et voilà, je la télécharge. Surtout, ne me remercie pas ! »

Patrick bondit maladroitement pour récupérer son bien. L'autre esquive en riant et s'enfuit dans le couloir.

« Attends, c'est presque fini ! »

Patrick hausse les épaules, se sèche le visage puis sort de l'appartement, grognon. Il gagne la cuisine commune et retrouve instantanément le sourire en découvrant un vieux prêtre attablé devant un bol de café au lait.

« Bonjour, père Rémy. »

Une tartine beurrée à la main, le vieil homme se lève et se redresse au maximum pour embrasser le plus jeune.

« Bonjour, petit. »

Lui-même mesure à peine un mètre soixante, un peu voûté. Il a 75 ans et un beau visage aux yeux vifs, respirant l'intelligence et la sensibilité. Ses cheveux clairsemés, trop longs, mal coupés, ses mains fines et lisses aux ongles un peu négligés, ses vêtements élimés, tout sur lui dénote son peu d'intérêt pour les affaires temporelles.

Patrick le regarde avec un sourire ému. Penché sur son café au lait, il est toujours aussi bouleversant. Une lumière émane de lui qui apaise. Une sérénité, une force, une rassurance l'habitent, capables de calmer la souffrance, de contenir la détresse.

La place de la République est recouverte d'une fine couche de neige. Le père Rémy et Patrick avancent à petits pas prudents sur les dalles de pierre verglacées. Le vieux curé tente de maîtriser la voilure de son parapluie, bringuebalée par un vent méchant qui souffle en rafales. Il manque de glisser, Patrick lui saisit le bras et empoigne le parapluie d'une main ferme. En cinq minutes, ils parviennent devant un petit immeuble décrépît de la rue de la Cloche. Une fois le porche passé, ils se retrouvent dans une cour pavée. Le père Rémy frappe à la porte d'un petit atelier à verrière jouxtant les conteneurs de poubelles. Pas de réponse.

« D'habitude, il laisse ouvert. »

Il pousse la porte. À l'intérieur aussi, le froid est glacial. Un couloir en désordre, une salle à manger minuscule avec le couvert de la veille, une étagère à moitié détachée du mur, des livres et des objets répandus au sol, un petit dégagement donnant sur la chambre et sur les W.-C. dont la porte est ouverte. Le père Rémy s'avance.

« Mon Dieu ! »

Patrick fait la grimace, car l'odeur d'excréments le saisit à la gorge. Tous deux restent immobiles un instant puis se signent. L'homme est assis sur le siège, le pantalon de pyjama en accordéon sur ses pieds nus, la tête reposant sur ses genoux, les bras ballants le long de ses tibias.

Le père Rémy pénètre dans l'espace exigu, se penche pour saisir à deux mains la tête du mort. Il

la redresse, l'examine longuement avec une espèce de tendresse puis la repose doucement. Il prend appui sur les cuisses maigres et blafardes et se met à genoux. Il pose ses mains jointes sur la nuque du malheureux :

« Appelle la police. Moi, je vais prier pour son âme. »

Patrick s'installe dans la chambre voisine, enlève ses gants et compose un numéro en frissonnant.

Dix minutes après, débarque un couple de la police municipale. La jeune femme a un rictus de dégoût. L'homme montre qu'il maîtrise la situation.

« Le médecin arrive, il avait du monde au cabinet, j'ai dû insister. »

Le père Rémy agite son bras.

« Petit, viens m'aider. Je ne peux plus me relever. »

Patrick le saisit aux aisselles, mais les jambes du vieil homme ne répondent pas, trop ankylosées. Il le traîne jusqu'à une chaise, le fait asseoir, s'accroupit pour lui masser les genoux.

Les deux policiers ont les yeux baissés sur leur portable, pianotant pour se donner une contenance, muets, vaguement embêtés.

Le médecin fait son entrée avec un air affairé, pressé. Il salue à peine la compagnie en vrai professionnel de la vie et de la mort.

« Où est-ce ? »

Les policiers le conduisent jusqu'au cadavre.

« Pourriez-vous l'étendre sur le lit, que je l'examine. »

Le père Rémy se remet debout, appuyé sur le bras de Patrick. Sa voix est dure et triste :

« Cette nuit, il s'est traîné jusqu'aux toilettes avant d'être pris d'une violente diarrhée qui l'a laissé sans force, incapable de bouger. La mauvaise nourriture, vous comprenez, la pauvreté. Ensuite, il est mort de froid. »

Le médecin fronce les sourcils, touché.

« Oui... Ça arrive en hiver. »

Le père Rémy fait un effort pour se redresser, comme sous le poids d'un fardeau.

« Allons-y, petit. »

Le policier esquisse un geste, mais sa collègue l'interrompt avec un regard appuyé.

« Au revoir, père. Nous passerons au presbytère pour votre déposition. »

La neige a cessé. Patrick sent le bras du vieux prêtre qui pèse plus lourd. Il lui jette un regard en coin.

« J'ai vérifié, les radiateurs n'étaient pas allumés, mais ils marchaient. »

Une réponse pleine de mépris et de désespoir, grommelée en projetant une épaisse buée :

« Beaucoup de pauvres gens ne se chauffent pas pour faire des économies. Surtout la nuit. L'argent commande tout. C'est le fumier du diable. »

Ils se séparent devant l'église sans un mot de plus.

Patrick poursuit son chemin, remontant la rue

de la Paroisse. Après dix minutes de marche, il pénètre dans l'enceinte du centre hospitalier. À proximité des urgences, une moto de la gendarmerie le dépasse en trombe suivie d'une ambulance et d'une voiture de police. À peine les véhicules garés, les ambulanciers se précipitent, rejoints par des soignants de l'hôpital.

Patrick reconnaît un urgentiste, qui se positionne pour surveiller la descente du brancard. La tête bouclée d'un jeune homme émerge de la couverture isotherme. Le prêtre ouvre de grands yeux stupéfaits : une flèche, reconnaissable à son empennage multicolore, traverse de part en part le cou du garçon, étrangement tordue du côté de la pointe. Le spectacle est surréaliste, terrifiant. Patrick sait qu'on ne l'a pas extraite pour ne pas aggraver l'hémorragie. Le bras du blessé se lève, sa main ensanglantée saisit celle de l'urgentiste, il émet un gargouillis désespéré tandis que le brancard disparaît dans le bâtiment.

Le prêtre demeure pétrifié de longues secondes, une grosse boule dans la gorge. Il rebrousse chemin à pas lents, tête basse, les poings serrés.

Patrick avait 7 ans et rentrait de l'école. Sam était un chien errant que tout le monde connaissait dans la campagne alentour. Il se laissait parfois caresser, sans remuer la queue, juste pour faire plaisir, puis reprenait son trot solitaire. Ce jour-là, Patrick vit son père traverser à toute allure la cour du manoir, une fourche à la main. Il le suivit jusqu'au poulailler. Sam avait creusé

un trou pour passer sous le grillage. Il lâcha la poule qu'il tenait dans sa gueule et fit face en montrant les dents. Albert Patras l'accula dans un coin et d'un seul coup, se fendit comme un escrimeur, fourche en avant, tenue à bras tendus. Deux dents de métal pénétrèrent dans la gorge de Sam et ressortirent derrière sa tête. L'animal poussa un jappement étranglé et tenta de se dégager en se secouant follement. Albert marcha sur lui pour l'embrocher davantage. Puis, comme il l'aurait fait d'une botte de paille, il souleva Sam dans les airs et le fit retomber sur le dos avant de le clouer définitivement au sol.

Il n'y a pas âme qui vive à la chapelle de l'aumônerie. Patrick s'assied dans la sacristie, ruminant de tristes pensées.

Des claquements de talons rageurs le ramènent sur terre. Lucrèce de Beauregard, l'aumônier laïque, fait son entrée comme une tornade. C'est une très belle femme d'environ 65 ans, avec un port de reine et une grâce de ballerine. Elle a un extraordinaire charisme et une autorité naturelle dont elle use avec une désinvolture aristocratique. De jour comme de nuit, elle exploite Patrick sans vergogne à l'EHPAD et au service d'oncologie. C'est pour lui un chemin de croix, tant la douleur lui fait horreur, mais il ne s'en plaint pas. Il bénit même Lucrèce de lui donner cette magnifique opportunité de se donner corps et âme.

Lucrèce dépose un gros carton sur la table. Elle se dresse, rouge de colère, prenant Patrick à

témoin.

« Je viens de m'engueuler avec l'abruti des achats ! »

Elle désigne le carton d'un doigt accusateur.

« Vous voyez ça, Patrick ? C'est notre dernière livraison d'hosties ! Regardez d'où elles viennent... Mais levez-vous, mon petit, et lisez ! »

Servile, Patrick obtempère d'un bond.

« Cavanagh Altar Bread, Greenville, Rhode Island. »

Lucrèce fait tournoyer son bras comme une épée.

« Des hosties américaines ! *Yes !* À la place de celles de nos monastères ! Elles sont deux fois moins chères, m'a dit le comptable, il faut les essayer, en plus ils en font sans gluten, même Lourdes va s'y mettre ! Alors, tant qu'à faire, je lui ai demandé, pour la prochaine fois, d'en commander au peppermint et à la fraise ! »

Elle se laisse tomber sur une chaise, tragique.

« L'hostie "made in France" est foutue. Nos moniales iront bientôt pointer à Pôle emploi. »

Patrick étouffe un fou rire nerveux. Il serre les lèvres et s'approche pour quelques mots de consolation.

Le mobile de Lucrèce se met à sonner. Elle l'ignore quelques secondes, l'air dégoûté, puis finit par regarder qui l'appelle. Elle décroche aussitôt, la voix mondaine.

« Bonjour, Sophie, que me vaut... »

Son visage se ferme. Elle écoute, se tend, pâlit soudain, ses traits s'affaissent.

« Mon Dieu ! »

Encore un temps d'écoute et puis :

« J'y vais. Je t'attendrai là-bas. »

Elle raccroche, bouleversée.

« Une amie très proche. Son fils vient d'être admis aux urgences dans un état critique. Je le connais très bien. Il était en classe avec l'une de mes filles. Il a été agressé, il a reçu... »

Elle s'interrompt, un sanglot dans la voix. Patrick lui pose une main sur l'avant-bras.

« J'ai vu arriver un jeune homme tout à l'heure... Une flèche dans le cou.

– Je ne serai sans doute pas là pour la messe. »

Elle court vers la sortie. Patrick reste un moment immobile, pensif, puis il s'ébroue et déballe le carton. Les pains d'autel sont soigneusement rangés verticalement dans des barquettes en plastique, comme des macarons. Il va ouvrir le tabernacle et ramène le ciboire d'argent doré dans lequel il place précautionneusement les hosties. Leur couleur, leur finesse, leur légèreté l'émeuvent chaque fois.

Un doute le saisit, il en examine une sous toutes les coutures à la lumière du jour. Elle ne semble pas différente. Mais comment être sûr que le corps du Christ est bien présent dans cette importation américaine. Hier encore, la question ne se posait pas. Il faisait une confiance aveugle aux boulangères françaises du bon Dieu, carmélites

ou cisterciennes.

Patrick hausse les épaules. C'est la faute de Lucrece.

Il range le reste des hosties dans le tabernacle de la sacristie puis revêt l'aube, l'étole et la chasuble de couleur verte pour le temps ordinaire.

Après la messe, Patrick regagne la sacristie, tête basse, troublé. Durant toute la cérémonie, il n'a pas cessé d'être hanté par le martyr du jeune homme à la flèche. Tandis qu'il se dévêt de sa tenue liturgique, une ombre s'avance sans bruit : Lucrece est devant lui, le visage livide, les yeux gonflés. Il lui prend la main, la fait asseoir.

« Comment va-t-il ? »

Elle vacille, sa voix n'est qu'un souffle, à peine audible.

« Stationnaire. Mais il ne tient qu'à un fil.

– Et ses parents ?

– Je n'ai pu rien faire pour elle. Elle ne faisait que se débattre dans les bras de son mari, à crier que c'est injuste. Après, elle a fait une crise d'épilepsie. On l'a prise en charge. »

Patrick s'agenouille à ses pieds.

« Quel âge a son fils ?

– 17 ans.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Sébastien. »

Un frisson secoue Patrick.

« P... P... Pardon ?

– Oui, c'est terrible... Son prénom est Sébas-

tien. »

Il avale sa salive.

« Prions pour Sébastien, Lucrèce. »

Elle ne réagit pas, regarde devant elle, les yeux écarquillés, emplis d'une horreur sans nom.

« Il n'y a pas que la flèche, Patrick... On l'a aussi torturé de manière horrible... On lui a coupé le pénis. »

Le cœur du prêtre s'arrête de battre, il s'assied sur ses talons.

Tétanisé, après un long moment, il se remet à genoux.

« Prions la Sainte mère, Lucrèce, elle qui pleure son fils, qui pleure avec lui et toujours essuie nos larmes en nous guidant sur le chemin. »

Lucrèce ferme les yeux et tombe en prière.

Patrick ouvre le tabernacle, prend dans le ciboire une hostie qu'il dépose dans une petite boîte avant de la glisser dans sa poche et de refermer à clé.

« Je peux savoir ce que vous faites ? »

Lucrèce l'a suivi, les traits bouffis, mais rassénée. Patrick fait l'innocent.

« Une paroissienne m'a demandé de passer chez elle pour donner la communion à son mari. »

Lucrèce prend une mine offusquée.

« Et vous mettez l'hostie dans votre poche comme de la vulgaire monnaie ou un paquet de chewing-gum ! »

Patrick prend une petite voix :

« L... Le père Rémy fait comme ça. »

Lucrèce dissimule un sourire en levant les bras au ciel, faussement indignée.

« Ah, si le père Rémy le fait, alors, évidemment ! »

Après dix minutes de marche sous la neige, Patrick parvient devant un hôtel particulier donnant sur l'avenue du Maréchal-Joffre. Une dame de compagnie vient ouvrir, vite rejointe par Clarence Desmoulins, une petite femme vive et alerte ne paraissant pas ses 80 ans.

« Votre homélie était sinistre, père. Courte, heureusement, car vous m'avez donné la chair de poule avec votre diable dans tous les recoins ! Venez, André vous attend. »

Un escalier monumental, un ascenseur, une chambre au mobilier Empire, un homme corpulent dans un fauteuil roulant, la chevelure blanche encore fournie, coupée en brosse, le visage carré aux rides profondes et bien marquées, les yeux gris-bleu, durs, André Desmoulins, ancien industriel, milliardaire, paralysé après une chute de cheval lors d'une chasse à courre en forêt de Fontainebleau. Sa voix est blanche, métallique, sans chaleur aucune.

« Bonjour, père. J'aimerais bien vous confesser deux ou trois péchés, mais faire le mal est un luxe que mon état ne me permet plus. Je suis prêt. Procédons. »

Clarence allume le cierge posé sur un guéridon

tandis que Patrick revêt une aube. André parvient difficilement à dissimuler son air excédé en recevant l'hostie qu'il mâche sans retenue avant de la déglutir bruyamment.

Très mondaine, Clarence fait diversion, accaparant Patrick.

« Vous restez déjeuner avec nous, bien sûr, père ! Ce sera l'occasion de vous connaître mieux ! »

Puis elle s'esquive comme une petite souris. Patrick demeure, les bras ballants, embarrassé. Le vieil handicapé le scrute sans gêne.

« Mon épouse tient à ce que je communie une ou deux fois par an. Je m'y résous pour ne pas lui faire de peine. Elle croit à l'enfer et au paradis. C'est une maladie des mieux partagée, mais il ne vous a pas échappé que je suis un mécréant. Il faut d'ailleurs faire preuve d'un esprit bien trempé pour le rester quand on est un demi-homme comme moi et que la mort approche. »

Une expression soucieuse passe sur le visage d'André, sa mâchoire se contracte. Une grosse veine bat sur sa tempe.

« Habituellement, les curés m'agacent. Mais là, vous tombez bien. Un de mes amis m'a appelé ce matin. Il était aux abois, fou de douleur. Son fils Sébastien, un gamin de 17 ans, a été hospitalisé dans un état désespéré. »

Patrick blêmit, il se sent poursuivi.

« De... De... De quoi souffre-t-il ? »

Le vieil homme hésite quelques secondes puis

lance d'une voix tranquille, sans émotion.

« On lui a tiré dessus avec un arc et on l'a émasculé. »

Patrick hoche la tête, très affecté.

« Je l'ai vu arriver, ce matin. C'est horrible. »

André laisse fuser un petit ricanement.

« Ne comptez pas sur moi pour m'apitoyer. Ce gamin est un petit con, gâté pourri par ses parents. Ce qui est arrivé n'est pas le fruit du hasard. »

Il fait un geste de la main pour écarter le sujet.

« Mon problème est ailleurs. Mon épouse est la marraine de ce jeune homme et j'ai peur de sa réaction quand elle va apprendre son état. Vous autres, hommes d'Église, êtes parfaits pour ce genre de situation, d'autant plus quand le destinataire est une grenouille de bénitier ! Alors, après le café, je vous laisserai seul et vous lui parlerez. Je vous fais confiance pour lui apporter le réconfort du Tout-Puissant, du Fils et du Saint-Esprit ! »

Patrick bondit, déstabilisé, furieux de se sentir manipulé sans vergogne.

« Je n... n... n... »

Il ne parvient pas à maîtriser son bégaiement et finit par pousser un son rauque et rageur. André roule déjà vers l'ascenseur.

« À table, père ! »

Une heure et quarante-cinq minutes après, Patrick marche sur le boulevard en direction de

l'hôpital. Il a quitté Clémence, prostrée, anéantie, la main crispée sur une boîte d'antidépresseurs. Il ne neige plus. Une lueur solaire irradie dans le ciel de plomb.

Dès son arrivée à l'EHPAD, Marie-José, une aide-soignante petite et costarde, l'interpelle avec un fort accent portugais :

« Père ! Mme Bolland nous en fait voir depuis ce matin ! Elle ne veut plus manger ni sortir de sa chambre. Vous pourriez peut-être essayer de la raisonner, vous, elle vous écoute. »

Patrick acquiesce et gagne la chambre de la vieille dame. Il connaît son problème. Elle n'a plus de raison de vivre depuis la mort de son mari survenue six mois auparavant.

Patrick la trouve allongée dans son lit. Elle le regarde s'avancer avec une expression désespérée. Sans un mot, il lui caresse longuement les joues et le front pour établir le contact. Enfin, il lui prend la main.

« Alors, Geneviève, dites-moi. »

Son visage maigre se détourne de lui, ses yeux fixent le plafond. Sa voix est calme :

« C'est simple, père. Je serais morte tout de suite après lui si j'avais été sûre de le rejoindre. Mais il n'y a rien après la mort. Alors, bêtement, j'ai essayé de vivre sans lui... Et voilà, je n'y arrive pas. »

Patrick la considère, embarrassé. Ses quelques mots de réconfort sonnent faux.

Elle lui lance un regard apitoyé.

« La vie ne m'intéresse plus, père. Vos arguments n'y peuvent rien. Je vais attendre d'être tranquille, cette nuit, sans personne pour me déranger. Et je mourrai, tout simplement. »

Patrick pâlit, impressionné par sa détermination. Il lui caresse les doigts.

« Je reviendrai vous voir demain. »

Elle se tourne vers le mur, définitive.

« Ne soyez pas bête. Je serai en route pour la poussière. »

Il sort sur la pointe des pieds, rejoint la salle commune, voûté de tristesse. Marie-José manque de le tamponner en poussant un fauteuil roulant chargé d'une énorme pile de linge.

« Vous avez l'air crevé, père. Je vous comprends. C'est un peu comme nous. Un salaire de misère, pas de moyens, pas assez de personnel, du boulot par-dessus la tête, et pour ce qui est de la reconnaissance des Alzheimer, je vous dis pas ! Résultat : ras le cul ! »

Patrick opine, compréhensif, puis, d'un coup, se redresse avec un air résolu.

« Vous avez raison, Marie-José, ça suffit pour aujourd'hui. Je rentre à la maison ! »

Il tourne les talons et, d'un pas décidé, file vers la sortie. Le rayon de soleil a disparu. Le ciel est noir et il fait un froid de canard. À 17 heures, c'est déjà la nuit.

Au presbytère, il tombe sur le père Rémy, qui sort de chez lui, gai comme un pinson. Il saisit

Patrick par le bras avec autorité et l'entraîne jusqu'à la salle commune.

« Demain soir, on va faire la fête, mon petit ! Musique, bière et haggis purée à la Tête des Trains, le café musique de Tousson ! Tu as bien sûr entendu parler de son célèbre festival de la Betterave Musclée... »

Patrick émet une dénégation honteuse.

Le vieux curé lève les bras au ciel puis ouvre un placard et en retire une bouteille de porto.

« Toute une éducation à refaire ! Tu vas y rencontrer Soazic ! C'est elle qui nous invite ! Elle est rentrée à Fontainebleau il y a huit jours. »

Il verse une bonne rasade de liquide dans deux verres avec un air réjoui.

« On va trinquer au retour de ce sacré numéro ! Ça me fait très plaisir de la revoir ! C'est quelque'un de... différent. »

Il lève son verre. Patrick l'imité, abasourdi, un peu incrédule. Voilà longtemps qu'il n'a pas vu le père Rémy aussi heureux et détendu.

« D'où connaissez-vous cette... Soazic ? »

Le père Rémy rigole doucement.

« Figure-toi qu'elle appartenait à la communauté des sœurs de la Charité de saint Vincent de Paul à Souppes-sur-Loing. Elle a travaillé au moins dix ans à l'hôpital de Fontainebleau. C'est là que je l'ai rencontrée. Un infirmier est tombé follement amoureux d'elle. Elle y a cru. Elle a rompu ses vœux et s'est mariée. Je crois qu'ils ont été heureux. À sa mort, il y a cinq ans, elle est

devenue folle de douleur. Et puis... après... »

Il hésite quelques secondes avec une petite grimace.

« ... quelques péripéties, elle est partie en Afrique soulager plus malheureux qu'elle.

– Quelles péripéties ? »

Le père Rémy prend le temps de se remémorer.

« Son mari décédé, elle s'est étourdie par tous les moyens... Elle était très attirante et quelques hommes, même mariés, n'ont pas résisté à la tentation. Que s'est-il passé ensuite ? Il paraît qu'elle aurait vu un film qui lui aurait tourneboulé la tête. Elle a enregistré en cachette des vidéos avec ses amants, et puis un beau jour, boum ! Sur les réseaux sociaux ! Tu imagines le scandale. Après ça, elle a quitté le pays.

– C'était quel film ? »

À cet instant, le téléphone portable du père Rémy se met à sonner, il décroche.

« Oui, bonjour... »

Il pâlit.

« Très bien, j'arrive immédiatement. »

Il raccroche précipitamment, l'air sombre.

« En route, petit ! Une onction à un mourant à l'hôpital... »

Le vieux prêtre tangué dans le vent glacé, en forçant sur ses jambes au maximum. Patrick le surveille du coin de l'œil, inquiet, avec un sombre pressentiment. Finalement, il se lance :

« Qui est-ce ? »

Le père Rémy s'arrête pour reprendre son souffle.

« Sébastien de Terrail. Un de mes jeunes des rencontres musicales. Son père ne m'a rien dit de plus. »

Patrick n'a pas le choix.

« Il est arrivé hier aux urgences. Il a reçu une flèche dans le cou.

– Une quoi ?

– Une flèche... tirée par un arc.

– Un accident ? »

Patrick hésite puis prend une grande inspiration.

« Sans doute pas. Il a été... émasculé. »

Le vieux prêtre a un hoquet. Patrick le saisit par le bras pour l'empêcher de défaillir. Il reste un long moment, immobile, le front barré d'une ride profonde, les yeux horrifiés fixant comme un souvenir. Puis il se ressaisit.

« Allons ! »

Les deux prêtres se séparent à l'entrée du centre hospitalier. Patrick fonce en direction de la chapelle pour aller chercher de l'huile bénite. Quelques minutes plus tard, il rejoint le père Rémy dans un couloir du service de réanimation. Il se tient devant la vitre donnant sur une chambre et il parle à voix basse avec un bel homme d'une quarantaine d'années, bronzé, à l'allure sportive, au bras duquel est accrochée une femme du même âge, sans doute jolie, mais dont le visage est ravagé par la douleur.

Le père Rémy se tourne vers Patrick :

« M. et Mme de Terrail, les parents de Sébastien. »

Patrick les salue d'un mouvement de tête. La femme désigne d'un doigt tremblant le flacon d'huile bénite qu'il tient dans ses mains.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Elle exhale une forte odeur d'alcool. Son mari l'enserme des deux bras pour prévenir toute réaction.

« J'ai demandé au père Rémy de lui donner l'onction des malades. »

Elle le fixe, les yeux hallucinés.

« L'extrême-onction, c'est ça ? »

Son mari lui parle d'une voix douce.

« Ça ne veut rien dire. C'est juste une précaution. »

Il fait un signe au père Rémy. Celui-ci s'approche de la porte, qui s'ouvre automatiquement, et entre dans la chambre, suivi par Patrick, les parents fermant la marche. Une infirmière leur laisse la place. Le jeune homme est allongé, inconscient, relié à un respirateur et cerné de moniteurs qui affichent des tracés électriques. Son cou est entouré d'un gros bandage duquel émergent plusieurs tuyaux.

Le père Rémy prend de l'huile des malades et en fait une onction sur les mains et le front du jeune homme.

« Sébastien, par cette onction sainte, que le Seigneur en sa grande bonté, te reconforte par la grâce de l'Esprit Saint. »

Patrick chuchote :

« Amen.

– Ainsi, t’ayant libéré de... »

Le père Rémy hésite, puis se reprend :

« ... de tous péchés, qu’il te sauve et te relève.

– Amen.

– Prions pour Sébastien, avec toute notre foi.

Demandons que l’amour de Dieu vienne à son secours et que l’onction sainte le fortifie dans son passage vers le Père. Seigneur, écoute et prends pitié. »

La mère laisse échapper une plainte rauque.

« Non ! Ne me le prenez pas ! »

Son mari la maintient et la fait sortir. Quand le père Rémy regagne le couloir à son tour, elle se précipite sur lui et l’empoigne par sa veste.

« Père, dites-moi qu’il ne va pas mourir ! »

Elle se met à secouer violemment le vieux curé, devenant hystérique.

« Dites-le-moi ! »

Patrick et le mari se précipitent pour dégager le prêtre. Elle réagit comme une furie. Elle saisit Patrick par les cheveux tout en mordant l’avant-bras de son mari, qui cherche à lui faire lâcher prise. Patrick parvient à se dégager, mais ne peut éviter, au passage, un coup de griffe au visage. Il bascule en arrière et se retrouve assis par terre, en état de sidération.

Les deux prêtres descendent tristement les marches vers la sortie, Patrick avec un pansement

sur la joue et le père Rémy accroché à la rampe, les jambes flageolantes. Au moment où ils s'apprêtent à quitter le bâtiment, un homme s'avance vers eux avec une légère boiterie et leur présente une carte de police.

Fin de l'extrait



**ROMAN
EN VENTE ICI**

